

## 18 - Topside

Julie Vaillancourt

Numéro 325, janvier 2021

Nos meilleurs films de 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, J. (2021). Compte rendu de [18 - Topside]. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 5–5.

# 18 Topside

JULIE VAILLANCOURT



Les premières images de *Topside* nous mènent dans les bas-fonds du métro new-yorkais, où Little (Zhaila Farmer, touchante) s’amuse candidement dans la pénombre. N’ayant jamais vu la lumière du jour, la petite de cinq ans vit avec sa mère Nikki et d’autres infortunés dans les tunnels abandonnés. Contraintes à remonter à la surface, mère et fille amorcent une odyssée urbaine où survivance et liens familiaux sont mis à l’épreuve, encore plus lorsqu’exposés à la lumière du jour. La force du film est justement sa mise en scène, sans jugement, des contrastes, mais également des similitudes entre la surface et ce qui se cache dessous; judicieux parallèle entre l’ombre et la lumière. Où s’arrête cette mince

ligne si le froid, la pauvreté, la drogue, la maladie et les inégalités subsistent à la surface? Comment s’en sortir? De nombreuses années de recherche ont donné naissance à *Topside*, réalisé par le couple formé de Logan George et Celine Held. Ces derniers ont fait appel au graffiteur Chris Pape (mieux connu sous le tag «Freedom»), qui a œuvré au Freedom Tunnel, une section ferroviaire abandonnée sous le Riverside Park à Manhattan qui abritait jadis une petite communauté d’itinérants.

Récompensé à SXSW et au Festival international du film de Venise, ce premier long métrage du duo de cinéastes surprend par l’émotion brute qui se dégage de cette histoire de survie; celle d’une mère et de l’amour qu’elle porte à sa fille malgré la situation d’extrême pauvreté dans laquelle elles sont plongées. Ce qui fascine dans cette histoire, certes parfois difficile à regarder, est l’universalité du propos et la force émotive engendrée. Dans le rôle de la mère, Celine Held (qui cosigne la réalisation) est criante de vérité; l’urgence et la détresse véhiculées dans certaines scènes font parfois penser au documentaire, voire au cinéma direct, de par cette quête de capter le réel et l’intimité des sujets filmés, pour en transmettre la vérité. À n’en point douter, *Topside* parvient à sortir de l’ombre le véritable combat d’une dure réalité. ▲

# 17 Nadia, Butterfly

CLAIRE VALADE

Après son premier long métrage, la délicate chronique amoureuse *Les faux tatouages* (2018), Pascal Plante se lançait en 2020 dans un genre aux antipodes de celui utilisé pour son premier film: le film de sport. Pourtant, entre ses mains, le second rejoint parfaitement le premier dans sa retenue, sa pudeur et sa sincérité remarquables. Avec ce lumineux *Nadia, Butterfly*, unique sélection officielle cannoise 2020 du Québec, le cinéaste réalise une œuvre sans artifice et tout en légèreté sur le sport professionnel et ses sacrifices, mais aussi plus particulièrement sur le corps. Sans rien perdre du respect et de la discrétion avec lesquels il filmait déjà les corps dans *Les faux tatouages*, Plante pousse plus loin le traitement et la réflexion sur le sujet (la conscience active du corps, de sa fragilité, du vieillissement, le malaise d’être réduit à son corps splendide). Pour une athlète, le rapport au corps est vital, central, et le film pose des questions qui le sont tout autant. À travers Nadia, cette nageuse de 23 ans troublée par son choix pourtant lucide d’une retraite précoce, Plante demande ce qu’il y a au-delà du corps. Est-il possible d’exister? Ces questions sont présentes en filigrane tout au long du film, dans chacune des interactions de Nadia et en elle-même.

Sensible et empathique, le scénario minimaliste évite de surexpliciter, laissant toute la place au maelstrom d’émotions contradictoires – stress, déception, extase, abandon, vide – qui



hantent Nadia durant ses derniers Jeux olympiques. La caméra donne admirablement écho à ces émotions, exprimant leur complexité en passant la parole au corps de l’héroïne, à commencer par son visage expressif. Captant chaque tressaillement de la nouvelle venue Katerine Savard, la caméra semble flotter et planer avec elle – en suspens comme elle entre deux mondes, l’eau et la terre, créant une ambiance baignée de solitude vagabonde qui sied bien aux questions soulevées. On ne saurait passer sous silence le fait que cette atmosphère d’errance mélancolique donne aussi à ces Jeux de Tokyo 2020, désormais doublement imaginaires en raison de la pandémie de COVID-19, et par extension au film lui-même, un léger parfum de fiction dystopique. ▲